



# Faut pas rire avec les barbares

MÉMOIRES D'INDOCHINE

ALBERT SPAGGIARI





FAUT PAS RIRE  
AVEC LES BARBARES



Albert Spaggiari

FAUT PAS RIRE  
AVEC LES  
BARBARES

---

ISBN 978-2-35887-336-9, epub  
ISBN 978-2-35887-266-9, version papier

© La Manufacture de Livres

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Longtemps, j'ai cru m'en tirer sans éclats. J'appartenais à cette génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé. On nous aura donné le plus beau cadeau de la terre : une époque où nos ennemis, qui sont presque tous des grandes personnes, comptent pour du beurre. Votre confort, vos progrès, nous vous conseillons de les appliquer aux meilleurs systèmes d'enterrements collectifs. Je vous assure que vous en aurez grand besoin. Car, lentement, vous allez disparaître de cette terre, sans rien comprendre à ces fracas, à ces rumeurs, ni aux torches que nous agitions. Voilà vingt ans, imbéciles, que vous prépariez dans vos congrès le rapprochement de la jeunesse du monde. Maintenant, vous êtes satisfaits. Nous avons opéré ce rapprochement nous-mêmes, un beau matin, sur les champs de bataille. Mais vous ne pouvez pas comprendre.

ROGER NIMIER, *Le Hussard bleu*





## Première partie



# 1

On était cinq : Bert, Riton, Brode, Romain et Larry. Si ç'a été une épopée guerrière, comme d'autres l'ont dit, nous, on n'en a jamais rien eu à foutre, ça, j'en suis sûr. On était simplement là, avec de grands yeux de gosse, à regarder vivre ou mourir d'autres gosses, venus comme nous prendre part à un fort beau spectacle, et qui se sont trouvés par hasard rassemblés en équipe. Il y a les « grands principes », à dada, et puis, heureusement, il y a la vie. Et Dieu sait qu'elle est riche, la vie, dans la tête d'un gosse qui cherche Dieu.

## 2

**BERT** – « Toujours plus haut. »

« Qui ose gagne. »

Mon cul ! Même dans la gamelle ils en fileraient, des devises. Déjà qu'elle est plutôt toquarde, la gamelle des parachutistes. Obligés d'aller déterrer les pommes de terre dans les champs et traire les chèvres ou les vaches dans les étables, tellement on a du creux à l'estomac.

Et le pays ! La Bretagne ! Des trous dans les tables en guise d'assiettes, des crucifix pour tenir les murs, des pissotières de bondieuserie sur tous les chemins et une perpétuelle grisaille, couleur de la désespérance des indigènes.

J'en ai ras le bol. Je suis là et je ne suis même pas militariste. Plutôt un peu coco sur les bords ou nanar, c'est selon. Que la France se fasse dérouiller en Indochine, ça me laisse sans complexe : ça n'est pas le problème.

D'abord, et pour la sixième fois dans mon existence écolière, j'avais été viré d'une « boîte », une école de radio-télégraphiste où on m'avait « essayé ». Toujours les mêmes salades : bagarre, coup de gueule. Rien dit à la maison ; tous

les matins, je partais travailler, mais je presentais la catastrophe et j'étais mûr pour une connerie.

Sur ce, est arrivée une feuille du conseil de révision. Je me voyais déjà avec une galette de chasseur alpin et 400 francs par mois. Ça m'a affolé. Je me suis décidé pour le pire. Une seule question : le consentement des parents.

J'avais oublié qu'ils n'avaient pas perdu la foi, les vieux ! Parlez d'un cyclone !

Pour obtenir le consentement, j'avais monté un petit scénario. Vingt-cinq louis piqués dans le porte misère de maman et refus de restituer. C'est ça qui a déclenché la targa. « Je ne veux plus te voir. Tu me dégoûtes. Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! » Elle s'est mise à crier cette antienne à l'infini, ne sachant que dire d'autre. Elle n'avait pas sué son enfance chez les Maristes, n'avait lu ni Cheyney ni Céline et ne laissait exploser sa colère qu'en gestes frivoles ou futiles. Comme ce jour-là : casser un saladier à trois mètres de moi, en visant. Le cœur y était. C'était le coup d'œil qui manquait. Façon de parler ! L'œil du malin ! Elle louchait de rage et son nez sautillait, diaphane, écumant, comme toute sa personne.

Que c'est beau, une mère, et que d'amour filial débordait alors de mon cœur ! J'aurais voulu voir son appareil génital à ce moment-là. Racorni et puant, c'était sûr. Elle était laide, comme seuls de la création peuvent l'être la femme qui ne pose pas et l'enfant qui naît. Mais l'enfant n'est pas encore méchant, lui. Tandis qu'elle – mes aïeux ! – si elle avait la force ou pas de besoins freudiens !

Elle trépignait devant moi, en pleine crise, comme cette fois où son mari m'avait dérouillé en cinémascope, pour un

malheureux revolver volé à un maquereau du quartier. Ce dernier m'avait retapissé et, en bon barbeau qui se respecte, m'avait, vite fait bien fait, balancé à mes flics familiaux. On est toujours flic pour quelqu'un, et j'avais été soumis à la question. Tout le grand jeu : pieds, poings, tête, balai, gifles, java de meubles, valda des vitres, j'en passe. Et ma mère, bien entendu, égale à elle-même et hurlant : « Tue-le, tue-le, tue-le ! »

Quand un mot lui semblait convenir à la situation, toujours elle en abusait :

– Va-t'en, va-t'en, va-t'en !

– D'accord ! Alors, signe mon engagement. Et elle a signé.

Ouf !

À changer d'uniforme, autant choisir le plus seyant. Le béret noir à tête de mort des chars, ou le béret rouge des paras coloniaux ? Profond dilemme.

Je ne sais trop ce qui m'a orienté vers le rouge. Peut-être un film ou une conversation ? Une lecture ? Une affiche en couleur ? Sans doute, tout bêtement, le fait que les formalités de départ outre-mer étaient simplifiées pour les paras.

Il me souvient d'avoir demandé le train auto. Apparemment, on pouvait y apprendre un bon métier.

Plus de place. Revenir le mois prochain.

Trop long !

Chez les paras, le sergent recruteur (un adjudant) semblait me faire des difficultés :

– Réfléchissez bien. Vous ne voulez pas revenir dans quelques jours ? (Peut-être était-il près de la retraite ?)

L'irréparable accompli, ma douce mère s'était extasiée en le scellant d'une larme :

– Oh, vous savez, il a toujours eu ça dans la tête! Les parachutes! Les avions!

C'était une femme qui avait de l'intuition. Chaque fois elle découvrait que j'étais fait pour ceci ou cela, l'électricité, la musique, les voyages, la marine : ma marotte du jour ou la sienne. Mais elle ne s'était jamais aperçue que c'était elle que je fuyais. Elle et toute cette putain de société qui avait décidé de ce qu'on devait faire de mon existence. De toute manière, elle était heureuse. Elle allait enfin pouvoir souffrir comme les mères dont le fils défend un idéal d'honneur et de fierté. Pin-pon, pin-pon, pin-pon...

Mais bon, on n'en est pas encore là. En attendant, chaque matin, déverrouillage : trente bornes en marche commando. L'après-midi, exercice de guerre et maniement d'armes. Pas marrant. On en chie comme des zouaves dans une ambiance de boy-scouts. Et il y en a que ça amuse! Un badge par-ci, une promesse par-là, le parfait petit secouriste, le distingué vidangeur, la récupération des boîtes de conserves pour forger l'acier victorieux, les revues de paquetage... J'oublie le fin du fin : « les pompes » comme on appelle ça, sans doute par analogie avec un certain exercice amoureux :

*1<sup>er</sup> temps* – En appui au sol, un mégot posé par terre entre les mains, le patient fléchit et gueule avec foi : « Je suis un con! »

*2<sup>e</sup> temps* – « En bas! » Cueillir délicatement le mégot entre les dents ;

*3<sup>e</sup> temps* – Remonter, puis redescendre pour poser le mégot ;

*4<sup>e</sup> temps* – Remonter en disant poliment : « Le moniteur est un lion! »

Dix, vingt fois, selon la manière dont c'est dit et l'humeur de l'instructeur. Et vive la « colo » et les « marsouins » ! Et « ventral » et congratulations dans toutes les circonstances ! Plus on leur en fait, aux gars, plus ils pètent de joie dans leur falzar de bure.

Chacun pourrait penser que le soir, éreinté, tout le monde se couche sagement selon les recommandations de la nounou. Non, le soir, on rigole, on chante, on philosophe. Ils ont inventé un grand jeu, les louveteaux : le « boxing-saloon ». Ils simulent, en tâchant de ne pas trop se bousculer, une bagarre de bistrot. Jusqu'à minuit, ça rêve, ça déconne, ça prépare les petits matins qui chauffent.

Heureusement, bientôt on va monter à l'école de saut. Paraît qu'on est tranquille là-haut et que, après avoir sauté huit fois, on vous fout une paix royale.

Merde, vivement la guerre, qu'on se tue !

**RITON** – Il avait raison, mon vieux : c'est vraiment une armée de dingues. Je l'entends encore gueuler quand je lui ai annoncé ma décision :

– T'es majeur pénal, tu fais ce que tu veux. Une signature, ça n'engage à rien, c'est pas parole d'homme. Vu au cinéma, c'est chouette parce que ça dure deux plombs. Mais trois piges... Merde alors ! Et si tu crois que tu auras plus de défense qu'au « sapin », tu te gourres. Ça oui, un bon petit service militaire des familles, ça peut pas te défriser ! Un job ! Et tranquille comme Baptiste, avec ta nana à la pogne...

« Non, me parle surtout pas d'hérédité. Les « joyeux », moi, c'était une décision judiciaire après la « vingt et une ». Aujourd'hui, z'êtes tous de la graine de cave, vous les mômes.



Vous pensez qu'à l'épate. Des connasses, vous tirez que le plaisir, et des hommes que la fanfaronnade. C'est que pour le grisbi qu'on est là, nous les vieux. La connaissance, ça, fiff!

« À part ça, jeune con, est-ce que tu réalises qu'en plus des trois ans tu cours encore le risque de te faire buter? Avec une mentalité pareille, on attaque plutôt la banque Rothschild à une heure d'affluence. Là, peut-être je dirais: « Chapeau »! Mais s'engager dans cette armée de dingues! Si tu veux défendre ton pays, engage-toi plutôt contre les Crouilles qui occupent Barbès. Merde alors. Moi qui croyais t'avoir rogné les ailes!

« Réponds, quoi! Dis quelque chose...

– Répondre? T'as tout dit. Et répondre à qui? T'es un mur... C'est vrai que tu me les as rognées les ailes, mais comme je suis tout de même un pigeon, j'ai envie de voler. Vise un peu les mecs, là, devant le bar. Tu parles d'une artillerie! Tu voudrais que je leur ressemble? Et si j'étais tante, comment tu réagirais, dis?

– Ça y est, tout de suite les grands mots! Les tantes, quand tu dropperas le djebel, il te restera plus que ça. Alors, le « mur » la ferme. Tchao et bonne chance.

C'est un chouette mec, mon dabe, et faut pas croire qu'il soit furax. Quand il est vraiment en pet, il ne dit rien. Quand il parle, c'est qu'il a raison, sauf que ses raisons ne sont pas les miennes. Dans le quartier, les paras, c'était la mode. Une fille tricarde chez les « melons » ramassait un para pour venir faire la fière sous leurs volets. Et puis, si je n'y étais pas allé, les copains auraient rigolé de moi.

Bientôt, après les classes, quand je reviendrai, j'aurai la cote. Dans le quartier, on ne peut pas s'en passer de la

« cote d'honneur », si on veut travailler peinard. Y a que ces bourriques de « biques » pour me tracasser. C'est qu'ils ne sont plus loin de Pigalle maintenant. Bientôt faudra dresser des barricades. Pourvu que ça attende mon retour ! Je ferai le poids à ce moment-là. Et pourvu que j'aie pas trop les jetons au premier saut !

**BRODE** – J'ai faim ! Nom de Dieu, que j'ai faim ! Je la sautais déjà chez moi. En sortant de table j'avais encore faim.

C'était toujours comme ça. Il devait se taper de drôles de gueuletons, mon paternel, dans son commissariat, pour arriver à grossir malgré un régime pareil. Je ne savais pas quoi faire. J'avais beau le leur dire tout le temps, que j'avais encore faim, ils me répondaient la même connerie : « Va travailler. » Comme si ça pouvait vous empêcher d'avoir faim ! Peut-être que dans l'armée on mange à sa faim ? Je me demandais. À l'armée j'y suis et j'ai toujours aussi faim. Oh, nom de Dieu que j'ai faim !

**ROMAIN** – Dieu, qu'il est laid, ce Brode ! Et bête, et méchant, et goinfre et sale ! Je considère qu'il n'aurait jamais dû être incorporé dans cette Arme. Comment se peut-il qu'il soit bachelier ? Il est vrai que fils de policier... Je me demande comment Bert, si fort, si beau, si droit, a pu l'accepter dans notre bande de copains.

Que serais-je devenu sans Bert, et aussi, un peu, sans Riton ? Surtout les premiers jours, lors des marches commando du matin. Dix-sept kilomètres à l'aller, exercice de tir et retour. Un jour, mes pieds n'ont pas résisté. J'avais commis l'imprudence de les rafraîchir, malgré les conseils

répétés du sergent-chef. Bert m'a littéralement ramené sur ses épaules. Il y avait entre nous une chaleur humaine extraordinaire. Il aime tout de la vie et tout l'intéresse. Riton, lui, n'a pas dû être heureux dans son enfance. Il n'a pas de mère et son père – à ce que j'ai cru comprendre – a longtemps vécu d'expédients. Il doit en souffrir et c'est probablement pour cela qu'il s'est engagé. Un peu comme moi.

Un jour, j'ai frappé mon père. Il m'avait procréé pour se survivre, mais il avait idéalisé son chef-d'œuvre. Il n'avait pas appris à me connaître et me voyait trop à l'image de son désir : « sans défaut et inaltérable ». Pendant dix-huit ans, de toutes ses forces, il a cru en moi, mais rien n'a tourné comme il le désirait. Et, de tentative en désillusion, nous en sommes arrivés à ce jour, à l'inévitable : je l'ai frappé et humilié devant sa femme.

J'avais commis un crime contre l'esprit. J'avais détruit les bases de la famille. C'était irréparable. Je l'avais frappé et il s'était écroulé sur le sol dans un coin de la cuisine, en se protégeant le visage, convaincu que j'allais continuer à cogner. Oh, mon Dieu, pourquoi ne s'est-il pas défendu ? Je l'aurais laissé vaincre !

Pourquoi, mon Dieu, ne peut-on tout recommencer ? J'aurais travaillé dur en classe, j'aurais empêché ma mère d'avoir ses premiers amants, je l'aurais obligée à me donner tort devant lui, je l'aurais moins aimée et elle aurait été dans l'obligation de mieux l'aimer, lui.

Mais le temps est irréversible.

Et si j'étais mort ? Elle aurait dû faire des concessions.

Elle avait trop peur de la solitude. Elle était faible, inconsistante. Elle n'avait que son corps. Elle n'était donc capable

d'aimer que selon ses sens... et pas de haïr longtemps. Et puis qu'est-ce que la haine que l'on éprouve pour quelqu'un que l'on a trompé ?

Oh oui, je voulais mourir ! Non, j'étais trop malheureux, je voulais seulement dormir.

Mais, aussi, pourquoi a-t-il fallu que je me mêle de ce qui ne me regardait pas ? Croyant les rapprocher par des souvenirs de leur passé, j'ai lu à table une lettre qu'il lui avait écrite pendant la guerre, quand il était prisonnier. Elle n'a su que rire, en se moquant. Il l'a traitée de putain ; je ne pouvais que prendre sa défense ; alors il m'a giflé et j'ai riposté par un coup de tête. Tout s'est écroulé.

C'est alors que j'ai pris la décision de m'engager. Oui, je m'engage, comme cela, ils ne pourront plus divorcer. Dans les commandos parachutistes... Loin d'eux... Près de la mort...

Et j'ai trouvé Bert, Riton, Brode.

Brode ! Vraiment, quand j'y pense, quelle dégoûtation !

L'autre jour, il s'est arrêté pour se soulager dans un bois et, accroupi, sans doute par pudeur, il nous tournait le dos, en plein soleil. Je n'ai pas eu le réflexe de détourner les yeux, et j'ai vu cette chose horrible : son anus dilaté à l'extrême et qui laissait filer un interminable cordon d'excréments ! Maintenant, je ne peux plus regarder son visage sans revoir cela. Il va sûrement se dégonfler au saut, ou se casser en deux.

Et moi, dans quelques jours, pourvu que je ne me dégonfle pas, mon Dieu ! Même si je dois y laisser ma peau, tant pis, mais que je ne me dégonfle pas ! Oh, mon Dieu, calmez ma peur !

### 3

**RITON** – J'ai eu salement les jetons. Ils l'ont rendu complètement dingue, le môme Romain. Sauter sans accrocher le pépin, c'est pire qu'un suicide ! C'est un peu ma faute, j'aurais dû faire gaffe ; mais c'est surtout celle de ce paniquard et de ce faiseur d'embrouilles de Bert.

Dimanche, à Auray, il est venu me chercher après crampette pour que je becquete dans sa main : « La place est chaude », il m'a dit. Par politesse je n'ai pas su refuser, et je l'ai laissé avec le môme complètement chlasse. Et il a fallu que Bert, cet empaffé, s'amuse à lui accrocher des galons de cabot-chef et à l'envoyer se faire saluer par des gars qui revenaient d'Indo. Sur le moment, les mecs n'ont rien moufté, mais le lendemain, ils sont venus lui présenter leurs respects matinaux. Un autre jour, il aurait pris sa tisane comme un grand, ou donné même, et ça en serait resté là ; mais, un peu la gueule de bois, et beaucoup l'importance que prenait pour lui son premier saut, ça lui a fait jeter l'éponge. Si Bert et moi, on avait été là, chacun pour ses raisons on l'aurait fait se rebiffer, mais ils sont bien tombés, les mecs. Romain a pris sa claque dans la gueule

et son polochon sous le bras, avant de se faire traiter de gonzesse et d'enculé. Alors, il a voulu leur rentrer dedans. Ils lui ont mis le reste. Le gosse avait beau les supplier : « Pas maintenant, s'il vous plaît ; après les sauts, je vous en prie », des vraies tantes, ces mecs !

De toute la journée, le même n'a pas pipé mot. Il se voyait vraiment dans la peau de ce dont les autres l'avaient traité. Nous, on a cru que ça lui passerait avec le grand événement du lendemain.

Le saut arrive. J'oublie les salades pour ne plus m'occuper que de ma pétoche et de celle de Brode, qui m'a demandé de rester derrière lui et de le pousser s'il refusait la porte. Il joue des castagnettes ; moi aussi, à part que ça se voit de moins loin.

Saut sans histoire. Je ramasse mon pépin et je vois Brode assis dans l'herbe, en train de s'appuyer un litre de schnaps comme s'il arrivait de la campagne de Russie. Je m'approche ; j'ai l'impression qu'il va mordre. Il a un peu perdu la boule, l'enflé, mais pas la miche. L'estomac apaisé, il retouche terre. Il fait un rot et se lève comme si rien ne s'était passé. On commence à rentrer. Ça pue. Je n'ai pas besoin d'un quart d'heure pour comprendre qu'il s'est chié dessus. Il est le seul à n'avoir rien remarqué. On se marre, puis on va boire pour échanger les impressions, s'embrasser, arroser le passage. À ce moment, il y a une couille : deux types s'écrasent, deux sous-off, des anciens, qui ont voulu déconner en l'air, se toucher la main ; et la connerie, c'est jamais payant. C'est alors que je l'ai vu, lui, Romain, les yeux braqués sur les macchabs – des yeux de détresse, des yeux que je n'oublierai jamais – pareils à ceux d'un gosse aperçu autrefois, un gosse

qui s'était ouvert les veines avec un tesson de bouteille et qui, pour ne rien salir, avait fait couler le raisiné dans la cuvette des chiottes.

J'ai décidé de ne plus lâcher Romain d'une semelle. J'ai tout de suite compris qu'il allait se payer une connerie. Même quand il a commencé à faire semblant de rire, ce n'était pas le rire que je lui connaissais. Et son corps était tout raide, comme gelé.

On s'est retrouvé avec Bert et Brode et, à la fin de l'après-midi, on avait tous les quatre bien picolé, mais sans dépasser le plafond. Au foyer d'abord, avec les autres ; puis chez la mère Casse-couilles, avant de s'en aller doucement finir la journée et se boucher une molaire chez la mère Casse-bite. Brode devant, toujours pressé d'arriver le premier à la grille.

Bert et moi, on discute. J'essaie de lui faire comprendre que le « Milieu » n'a rien d'anarchique et que, si ses lois sont différentes de celles des autres sociétés, elles n'en sont que plus dures. Ce sujet-là, c'est mon dada et je l'ai tellement bien enfourché que le chabanais éclate derrière moi sans que je réalise tout de suite. C'était Romain, empoigné avec trois ou quatre types d'une baraque. On est entrés dans la danse avec plaisir et on est repartis contents comme tout. Sauf que le gosse n'avait toujours pas l'air dans son assiette. À se demander même s'il venait de participer à une bagarre. Il avait visiblement pris un jeton sur l'œil et sa lèvre saignait, mais il n'y pensait déjà plus. Je me disais : pas possible qu'il soit touché à ce point par une insulte qui n'a pas cours dans son milieu. Chez les truands, sûr, ça se règle au finish, mais chez lui, même si on avait déculotté le dictionnaire, on n'y

aurait pas trouvé ces mots. Alors? Alors, ça s'est réglé le lendemain, dans le Junker. J'étais en queue de stick, le gosse devant moi. Quand la sirène a donné le signal du départ, j'étais en train de le regarder et j'ai compris. Un éclair, mais trop tard. Il a décroché le mousqueton de sa S.O.A. et il a sauté en chute libre. Le dispatcher a voulu le retenir, il a même failli partir avec lui, puis il a fait continuer les sauts. Le suivant était vert de trouille, et pourtant personne, en dehors de moi, n'avait vraiment compris ce qui venait de se passer. La plupart n'avaient même rien remarqué.

Ce deuxième saut, c'est le « saut du pipi », le saut de la peur. Après lui, ça va mieux, surtout si on s'est bien pénétré de l'idée qu'il n'y a qu'un mort tous les trois ou quatre mille sauts et que, souvent, ce mort n'existerait pas sans la connerie de quelqu'un.

Et Romain était bien vivant, lui. Il avait fait ventral à quelque 120 mètres du sol. Déséquilibré par la mauvaise position du parachute de secours et un atterrissage trop rapide, il s'en tirait avec une mauvaise foulure. Huit ou dix jours d'infirmerie au plus. Mais il allait rater pour ça la 41<sup>e</sup> promotion et il allait bien nous manquer. En trois mois de classe, on s'était fait à lui, à sa jolie gueule de bourgeois délicat, à ses questions, continuelles, muettes ou formulées.

C'est vrai qu'il gamberge trop ce gosse! Qu'est-ce que l'intelligence? Tic-tac, tic-tac. La liberté? Tic-tac, tic-tac. La foi? Tic-tac, tic-tac. Ça doit lui venir d'être trop allé à la messe. En dormant, sûr qu'il s'écoute rêver!

**BERT** – Ah les pourris, les enfants de salauds! À chaque jour sa nouvelle vacherie. Dernière trouvaille: la boule à



zéro. « Le brevet du soldat », ils appellent ça. Attends un peu, mon adjudant, oui, attends un peu, je te baiseraï autre chose que les cheveux. Le « brevet colonial », passe encore : ça ne se voit pas et seuls les plus cons se font choper ; mais les cheveux à ras, merde alors ! Et c'est quand ça repousse que ça devient chouette ! Je préférerais la taule, avec quelques romans et un bouthéon. Il commence à faire froid et la taule au moins est chauffée, et pas de corvée de pluches le matin, pas d'appel la nuit. Et puis, les taulards sont gardés par un gradé, un « plein de vent », qui attend la quille dans deux ou trois mois. Les « pleins de vent », ce sont ces bouffons qui reviennent d'un « séjour ». Quand ils nous disent, à nous les bleus-bites : « Je Reviens D'Indo », avec des majuscules partout, ils ont tout dit. Pour peu qu'on prenne un air intéressé, ils en rajoutent jusqu'au vertige : blessures, citations et le reste. Tout ce qui n'est pas eux est minable, de la graine de Mendès-France, pourriture, trahison and Co.

Quels œufs, ma mère !

À propos d'œufs et de mère, cette branque de Romain m'en a servi une belle – de l'extrait de rire ! Il est pas vrai, ce mec ! Il doit sortir d'un roman de Freud !

– Sais-tu, grand ami (son lit d'infirmerie lui donne sans doute du vague à l'âme et il a peut-être envie de se me farcir), que j'ai fait cette nuit un rêve atroce : l'amour avec ma mère ! Elle était grasse, blanche, indifférente et étalée. Je me suis réveillé en sanglotant...

La choute ! Je l'enverrais bien au diable, mais on a besoin de lui pour la combine qu'on est en train de monter. Comme, à cause de son con d'accident, il n'a pas fini son stage à l'école de saut, on l'a gardé comme planton ; il

sautera avec la 42<sup>e</sup> promotion sans refaire l'entraînement. Il sera donc seul la plus grande partie du temps, et c'est là qu'il entre dans la combine. Les avions, en faisant le plein, gaspillent chaque jour des centaines de litres de carburant. Par ici la bonne soupe ! L'idée est de Riton, une fine lame. Dommage que sa nourriture intellectuelle se limite à *Spirou*. Quant à Brode, il est déjà en train de fabriquer des steaks-frites avec de l'essence. Matière première d'avenir, l'essence !

Ah, j'oubliais : à cause du transport, on a été forcés de faire entrer dans l'équipe un chauffeur. Il s'appelle Stengler le Rouge.

**STENGLER** – Jusqu'à présent, elle était régulière, leur combine ; mais sûr qu'y en a au moins un qui va me le mettre. Sont trop larrons en foire, ces quatre. Bert, la grande gueule, le mec qui sait tout, il me prendrait pour une bille que ça ne m'étonnerait pas ! Comment ça se fait qu'il soit venu me chercher, moi en particulier, dans cette affaire ? Y'a d'autres chauffeurs. Mais, s'ils me doublent, pas de problème : je les balance. Même le planton, qu'avec ses airs sucrés paraît que c'est le pire de tous. Une espèce de fanatique, toujours à expliquer que vous n'y comprenez rien. L'autre, Brode, s'il était pas si mal entouré, on croirait jamais que c'est un truand. Surtout qu'il passe pour un fayot. Sera peut-être sous-off un jour ? On dit que pour être sous-off ici, il faut être capable de tuer père et mère. On nous appelle les « SS à de Gaulle ». Mes père et mère, j'aimerais bien les tuer pour une paye de sous-off, mais je peux pas, j'ai jamais eu de père et mère. Dommage !

Mais ces gars-là non plus ils seront jamais sous-off. S'ils me font un turbin, je leur bouffe le foie, même au juteux, Caruy qu'il s'appelle, qui est cul et chemise avec le planton. Hier soir, il s'est approché du 4 × 4, le juteux. J'ai senti venir la patate. On aurait dit qu'il jouait au chat et à la souris. Il avait l'air de se marrer ou de se foutre de ma gueule. Je bandais que d'une. À cause de l'essence, j'ai fait semblant la bête. C'est parce que je suis rouquin qu'il se marrait, le juteux. Sûr. C'est pas possible qu'il soit au parfum. Il est plein de décorations sur la poitrine.

**ROMAIN** – Que suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que vais-je devenir ? Même si l'adjudant Caruy se tait, tout le monde s'apercevra que je suis pédéraste. Tout le monde le lira sur mon visage. « Tout le monde », encore, je m'en moque ; c'est de mes amis que je crains la vérité. Je voudrais n'avoir plus d'amis et être libre, et en même temps je ne veux pas les perdre et je ne veux pas qu'ils me méprisent. Après tout, c'est pour eux que j'ai fait cela. Pour eux et leur maudite essence. Je le savais que ça finirait mal. Ça ne peut que porter malheur, l'essence !

Oh, mon Dieu, faites que ça ne se sache pas ! Même Brode se sentirait en droit de me cracher au visage. Oh, mon Dieu, si personne ne le sait, je vous jure de ne jamais plus mépriser aucun être au monde.

Quel homme ignoble, cet adjudant ! Ce doit être pour cela qu'il m'a fait venir à l'école de saut comme planton. Un jour, au début du stage, nous plaisantions sur le sujet et j'avais pris le contre-pied de la critique :

– Après tout, c'est leur affaire, et Zeus copulait bien avec

Ganymède dans la mythologie. Et tellement, même, que les Grecs en avaient fait une vertu.

Il participait à la conversation et il a dû croire que j'en étais. Je ne m'en étais pas inquiété outre mesure ; ça m'avait même fait rire. Mais dès le jour de ma prise de service, il a commencé à m'importuner.

Dur, autoritaire, quoique souvent spirituel, trente-cinq ans environ, mais encore jeune et viril, et dans les yeux cette lueur joyeuse de générosité qui semble vouloir tout excuser et tout comprendre. Évidemment, il a besoin d'excuses, pour se faire pardonner ses vices.

D'abord, j'ai fait la sourde oreille. Et puis, au début de l'après-midi, alors que nous étions seuls dans le bureau, il m'a sauté dessus pour m'embrasser. Il était si ridicule, avec sa moustache à la gauloise et son air excité, que j'ai éclaté de rire. Malgré tout, je l'ai violemment repoussé et même frappé – pas trop fort ; quand même il est mon adjudant. Il a ri, moqueur, et s'en est allé. J'imaginai que ça suffirait, qu'il ne renouvellerait pas semblable idiotie. Même, je pense que j'étais bêtement satisfait de cet accrochage. Primo, pour avoir fait preuve de caractère ; ensuite, oui, pour avoir été convoité, désiré par quelqu'un de supérieur.

Oh quelle honte, mon Dieu quelle honte !

Le soir de ce même jour, après le départ des moniteurs, nous avons chargé les jerricans d'essence provenant des trop-pleins des réservoirs d'avions. Riton et Brode étaient de garde au cantonnement. Bert était allé se changer, pour descendre à Vannes chez le garagiste, avec Stengler, qui attendait au volant. Moi, pendant ce temps, je faisais un brin de toilette dans ma chambre, quand j'ai vu arriver

Caruy à proximité du 4 × 4. Il faisait très sombre. Il a tourné autour du véhicule, a regardé Stengler un instant. Peut-être lui a-t-il parlé? Je m'étais approché, mais je n'ai rien entendu; les battements de mon cœur devaient couvrir les bruits extérieurs. Puis il est revenu à l'école, est entré chez moi et m'a fait mettre au garde-à-vous :

– Mon petit Romain... j'aime beaucoup votre prénom, il est gracieux, vieillot, distingué, bien français, oui, l'ennui c'est qu'il va être acoquiné avec deux autres noms moins recommandables devant ces messieurs du tribunal militaire.

Il s'amusait avec moi, mais j'ai tout de suite compris qu'il n'y avait rien à faire avec cet individu. Pour la forme, j'ai protesté :

– Je suis le seul responsable, mon adjudant. Les autres ne sont au courant de rien.

– Taratata, peut-être même qu'on pourrait ajouter deux autres noms à la liste, pour un roulement de travail de six jours. Car ça fait six jours, hein? Que tu récupères l'essence... Garde à vous! J'ai dit.

Il s'était assis à la tête du lit, près du téléphone de campagne et il pianotait sur le combiné, très à l'aise :

– Viens t'asseoir ici... Viens t'asseoir ici!

Il avait hurlé la deuxième injonction. Puis, tout doucement, sans me regarder :

– ... sinon je décroche le téléphone.

S'il est la première crapule de la terre, je suis la seconde, car j'aurais dû le tuer.

**BERT** – Il est vraiment trop con, ce même, de se prendre au sérieux. S'il s'imagine être le premier à se faire son

adjudant! Surtout que là, y'avait pas de « Pardon maman, c'est pas moi... » La pastille ou la prison!

J'ai encore eu le nez creux, de me planquer en voyant le juteux tourner autour du 4 × 4. Si je m'étais avancé, il n'aurait peut-être pas osé aller trouver Romain pour lui proposer la botte. Mais c'était le gnouf, avec condamnation et tout le toutim. Tandis qu'après ce qui est arrivé à Romain tout le monde y trouve son compte, même le gosse, qui sera révélé à lui-même. Tout de même, vaudrait mieux qu'il continue à avoir des remords. Remords et plaisir, c'est motus bouche cousue garantis. Sans le remords, il serait fichu de devenir aussi ennuyeux que les papas du « dimanche après-midi s'il pleut »

– Eh, Romain, réveille-toi. On descend à Vannes. Fais-toi une beauté virile. Je t'ai dégotté une caille. Juste à ta pointure, dans le genre vierge et sainte...

Je le vois déjà d'ici. Il aura encore le geste qu'il ne faut pas ou pas le geste qu'il faut. Elle le fera mettre à quatre pattes, aboyer, tirer la langue et finalement lui montera un bateau. Ce n'est pourtant qu'une petite bonniche de rien du tout. Pas tellement jolie. Pas de famille. Trop conne pour être collante et qui aime mieux se coucher que de dire non. Un seul avantage: elle sait taire sa gueule. Riton ne veut plus baiser avec elle. Il dit qu'elle pue et que ça lui coupe ses effets. La vérité est qu'il se réserve pour sa régulière, la semaine prochaine. Non, pas la semaine prochaine: dans quatre jours, à nous un mois de permission coloniale avant le grand départ! Pourvu qu'on touche la prime! Cent quatre-vingt-six tickets, et vive la colo! Paraît que c'est cher, le superflu, à Paris. Faudra monter un poker des familles avant le départ.

Le branleur ne sait pas, encore où il ira. Il pense qu'il restera peut-être par ici, « pour mettre de l'ordre dans ses idées » (sic). Comme si la seule façon de se mettre de l'ordre dans les idées n'était pas de ne pas avoir d'idées du tout ! Mais il a des problèmes, le gars. En plus de son virginal anus, il y a les amants de sa mère qui le tracassent. Rapport à son cocu de père, croit-il. Moi, ça me ferait plutôt marrer, tellement je vois le tableau : quarante ans de bonne soupe sans prendre son fade. Au secours ! Au fait, elle serait peut-être moins conne après ça. J'aurais dû y penser avant, ça m'aurait peut-être facilité l'existence. J'ai pas mal de copains morts de faim qui se seraient dévoués. J'ai bien baisé ma tante, moi – et j'en redemandais.